

MÉMOIRES

DE

M^{ME} DE MOTTEVILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

MÉMOIRES

DE

M^{ME} DE MOTTEVILLE,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

D'ANNE D'AUTRICHE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SEPTIÈME.



PARIS,

COLNET, LIBR., QUAI MALAQUAIS, N^o 9 ;
PILLET AÎNÉ, RUE CHRISTINE, N^o 5.

1822.



MÉMOIRES

DE

M^{ME} DE MOTTEVILLE.

ANNÉE 1649.

QUELQUES jours après, la reine, en se couchant, dit à madame de Beaumont et à Comminges, qui se trouvèrent seuls auprès d'elle, qu'elle avoit un amant, et qu'elle avoit appris par des amis fidèles ce qui se disoit par le monde sur la folie de Gersé. Elle ajouta, d'un ton moqueur où la colère se pouvoit remarquer, qu'il étoit bien impertinent, et qu'elle étoit bien fâchée qu'il eût porté sa folie jusqu'à la forcer d'en prendre connoissance. Ce discours vouloit beaucoup dire, et sans doute qu'elle étoit convenue avec le cardinal de parler de lui en ces termes devant des personnes qui

pussent l'en avertir. Comminges, qui aperçut le dessein de la reine, le voyant venir le lendemain au Palais-Royal, eut la volonté de lui en parler, pour l'empêcher d'entrer où elle étoit; mais n'ayant su l'aborder en cet instant, à cause de quelqu'un qui l'aborda, il le laissa passer dans le cabinet où la reine s'habilloit. Comme Gersé savoit à peu près, par la disgrâce de son amie madame de Beauvais, l'état où il étoit à la cour, il crut faire voir un tour d'habile politique de paroître ne penser à rien et ne rien craindre; mais l'heure étoit venue qu'il devoit être puni de son imprudence. La reine, ayant dans l'esprit de le maltraiter, aussitôt qu'elle l'aperçut ne manqua pas de l'attaquer, et de lui dire avec un ton méprisant ces mêmes paroles : « Vraiment, M. de Gersé, vous êtes bien » ridicule : on m'a dit que vous faites l'amou- » reux. Voyez un peu le joli galant. Vous me » faites pitié. Il faudroit vous envoyer aux » Petites-Maisons; mais il est vrai qu'il ne » faut pas s'étonner de votre folie, car vous » tenez de race. » Voulant citer en cela le maréchal de Lavardin, qui, autrefois, avoit

été passionnément amoureux de la feue reine Marie de Médicis , et dont le roi son mari , Henri-le-Grand , se moquoit lui-même avec elle. Le pauvre Gersé fut accablé de ce coup de foudre ; il n'osa rien dire à sa justification. Il sortit du cabinet en bégayant , mais plein de trouble , pâle et défait. Malgré sa douleur , peut-être se flattoit-il déjà de cette douce pensée que l'aventure étoit belle , que ce crime étoit honorable , et qu'il n'étoit pas honteux d'en être accusé. Toute la cour fut aussitôt remplie de cet événement , et les ruelles des dames retentissoient du bruit de ces royales paroles. On fut long-temps que le nom de Gersé s'entendoit nommer partout dans Paris , et les provinces en eurent bien vite leur part. Beaucoup de gens blâmèrent la reine d'avoir voulu montrer ce ressentiment , et disoient qu'elle avoit fait trop d'honneur à Gersé d'avoir daigné se rabaisser jusqu'à cette colère , et que la dignité de la couronne en avoit été blessée. Aussi peut-on dire , pour réparer cette petite faute , qu'elle ne l'auroit pas faite si elle n'y avoit été forcée par les craintes du ministre qui , voyant Gersé

fidèle à M. le Prince et ingrat envers lui, ne pouvoit pas manquer de croire que, sous cette affectation de bouffonnerie, il y avoit quelque malignité frondeuse contre sa fortune.

La suite de cette histoire fut dangereuse à l'état par ses événements. Ce qui n'étoit qu'une bagatelle, se mêlant à de plus grandes choses, vint à produire de terribles effets. M. le Prince, pour consoler Gersé de son affliction, le mena, deux jours après, à Saint-Maur avec lui; et faisant peu de cas de l'éclat que la reine avoit fait contre lui, déclara publiquement qu'il étoit son ami, et qu'il l'aimoit. Il dit, à tous ceux qui le voulurent entendre, que pendant sa brouillerie avec le ministre, quoique Gersé eût fait semblant d'être attaché à la cour, il étoit vrai néanmoins qu'il étoit demeuré dans ses intérêts, et qu'il n'avoit gardé des mesures avec le cardinal que parce qu'il avoit voulu qu'il conservât sa charge de capitaine des gardes et celle de M. le duc d'Anjou, le véritable Monsieur, dont il étoit assuré. M. le Prince fit plus; et comme si la reine n'eût pas été la maîtresse

de ses paroles et de ses sentiments, il se plaignoit hautement de ce qu'elle avoit gourmandé Gersé sans l'en avertir, et de ce que le cardinal l'avoit souffert sans son consentement; disant que puisque la reine avoit parlé au duc d'Orléans et à lui du dessein qu'elle avoit eu de chasser sa première femme de chambre, ne lui ayant point fait de secret de la folie de Gersé, elle devoit de même lui faire part de la résolution qu'elle avoit prise de le maltraiter, puisqu'elle savoit qu'il étoit de ses amis. La reine répondit à cela qu'elle avoit pris toutes ses précautions pour faire qu'il se retirât de lui-même, sans être obligée d'en venir aux extrémités. Elle disoit qu'elle avoit parlé de lui avec mépris devant Comminges et mademoiselle de Beaumont, le soir précédent, espérant qu'ils ne manqueroient pas de l'en avertir; et que l'ayant revu devant ses yeux, la mauvaise humeur où elle étoit contre lui l'avoit emportée sur la civilité. La reine se justifioit en cette occasion avec beaucoup de peine: elle ne trouvoit pas bon que M. le Prince voulût exiger d'elle une si grande dépendance; et le même jour que M. le

Prince mena Gersé à Saint-Maur, elle me fit l'honneur de me dire, avec beaucoup de chagrin, qu'elle commençoit à se lasser de la superbe manière d'agir de M. le Prince, et que la protection qu'il donnoit à Gersé lui déplaisoit infiniment. Ce prince qui, par sa hauteur, travailloit à son abaissement, prit cette affaire avec tant de chaleur qu'il fit supplier la reine de recevoir Gersé et de lui pardonner. Un de ses serviteurs¹ me dit à moi-même, parlant de cette aventure, que si la reine ne lui pardonnoit et qu'elle tint bon là-dessus, il y auroit bien du bruit au quartier, et que M. le Prince crioit bien haut. Voilà les mêmes mots; la phrase en étoit commune; mais le sens des paroles étoit extraordinaire; car il n'y a point de demoiselle à qui, sur une affaire de cette nature, on ne dût laisser la liberté d'agir à sa fantaisie. Ce fut alors que le ministre connut visiblement que la douceur que M. le prince de Condé, madame de Longueville et le prince de Conti avoient eue pour lui, n'avoit été qu'une feinte, à dessein

¹ Le Petit Arnaud.

seulement de tirer de la reine le brevet du prince de Marsillac, et leur artificieuse manière d'agir lui fit juger qu'il ne falloit pas qu'il espérât de sincère réconciliation de leur côté.

Ce trouble réveilla le parlement et la Fronde. Comme ils ne pouvoient souffrir le raccommodement de M. le Prince avec la cour, quoique très-imparfait, ils commencèrent à reprendre des forces. Tous vouloient la division du cabinet, et voyoient avec joie que le cardinal Mazarin ne pouvoit être content de M. le Prince. Les Frondeurs espéroient que les choses venant dans les dernières extrémités, il arriveroit qu'ils reprendroient liaison, soit avec le ministre, soit avec le prince de Condé.

La famille de Longueil et celle de la Vieuville, qui vouloient encore pousser d'Hemeri, faisoient ce qu'ils pouvoient pour parvenir à la surintendance par quelque nouveauté. Le quatrième de décembre, il y eut un grand bruit au parlement à cause des rentes. Les syndics demandèrent à être reçus, afin de travailler à la sûreté des rentes de l'hôtel-de-

ville. Ceux qui faisoient naître ces embarras excitoient le peuple à vouloir des syndics , afin que par leur intérêt ils eussent sujet d'émouvoir quelque sédition contre le ministre , et particulièrement contre d'Hemeri. Ils vouloient malicieusement mettre les choses en tel état que , s'il venoit à manquer au paiement qu'il avoit promis , on pût l'attaquer là-dessus. Ce jour , quelques députés étant assemblés chez le premier président pour travailler à cette affaire , ces syndics , élus tumultuairement par le peuple , leur vinrent faire un grand vacarme. Entre autres , un nommé Joli parla insolemment au premier président , et tous dirent à son fils Champlâtreux , en le menaçant , qu'il n'auroit jamais la charge de son père. Le président le Coigneux , dont la fille avoit épousé le fils d'Hemeri , fut maltraité par eux. Ils lui reprochèrent qu'il avoit reçu plus d'argent que les autres en la distribution du paiement des rentes.

A ces désordres se joignirent ceux de Bordeaux. Ces peuples étoient protégés par M. le Prince , qui n'aimoit pas le duc d'Epéron , et qui n'étoit peut-être pas fâché d'avoir en

France un lieu de sûreté contre la cour. Le duc d'Orléans, de son côté, ayant toujours eu cette inclination d'accommoder les affaires plutôt que de les aigrir, voulut aussi que cette affaire s'accommodât. Il fit en sorte, conjointement avec M. le Prince, que, malgré leur rébellion, le ministre fût obligé d'envoyer un ordre secret au maréchal du Plessis de faire la paix avec ces mutins, pourvu qu'ils la voulussent souhaiter. On lui envoya de quoi soutenir la guerre languissamment, mais non pas assez de quoi la finir par la force; si bien que ces peuples se sentant soutenus par des princes si puissants, et mal attaqués par le roi, allèrent de pis en pis, et nous ne verrons de long-temps la fin de cette petite guerre.

Dans la dernière brouillerie de M. le Prince et du ministre, M. le Prince s'étoit trouvé de même sentiment que ceux de la Fronde, touchant la ruine apparemment tant désirée du cardinal Mazarin, et madame de Longueville avoit travaillé à l'union de M. le Prince et du duc de Beaufort avec ses amis; mais cette princesse n'avoit pu les acquérir entièrement pour les faire entrer dans tous

les intérêts de M. le Prince. Ils demeurèrent fermes dans la résolution de s'unir avec lui, seulement pour la perte du cardinal. Leur résistance avoit obligé M. le Prince, outre les avantages du prince de Marsillac, de se raccommo-der avec la cour, plutôt que de s'engager dans une cabale dont les projets apparemment n'auroient servi qu'à l'établissement du duc de Beaufort, du coadjuteur et de Châteauneuf; mais le prince de Condé, qui méprisoit le cardinal, quoiqu'il fût quelquefois dans le dessein de le préférer aux autres, traitoit avec lui, plutôt comme son ennemi, que comme son ami. Il s'opposoit aux avantages de sa famille, et faisoit gloire de le maltraiter; si bien que cette paix ne servit qu'à le précipiter dans le malheur que le ministre fut forcé de lui procurer, et faire que les Frondeurs, qui ne se pouvoient souffrir dans l'état douteux et incertain où ils étoient, firent tous leurs efforts pour en sortir.

Ensuite de ce qui étoit arrivé, le quatrième décembre, chez le premier président, le douzième du même mois 1649, il parut que par une brigade, apparemment faite par le

coadjuteur et les principaux Frondeurs, ce Joli, qui avoit parlé insolemment à Champlâtreux, reçut un favorable coup de pistolet comme il étoit dans son carrosse, allant chez le président Charton; et il arriva, ou par choix, ou par aventure, que ce fut dans sa rue, et proche de la porte de ce président, que ce coup de pistolet fut tiré. Il cria, et fit ce qu'il put pour émouvoir le peuple à sédition. Le président Charton vint à son secours, qui fit beaucoup de bruit; mais le peuple n'y prit point de part, et parut aussi peu offensé de ce coup, que Joli en parut peu blessé. Le peuple laissa faire à lui et à son ami toute leur rumeur, sans y entrer en aucune façon, parce qu'il commençoit à goûter le repos; et hormis ceux qui furent payés pour crier, nul ne se trouva en volonté de mal faire. Joli et deux autres syndics, avec le président Charton, ne laissèrent pas d'achever leur entreprise. Ils allèrent droit au Palais demander justice de cet assassinat. D'abord, il se fit un grand vacarme; et les Frondeurs, qui, selon toutes les démonstrations qu'ils en firent, vouloient que cela produisît quelque

événement qui changeât la face du théâtre, se mirent tumultuairement à faire de grands cris pour animer la compagnie et le peuple. Broussel proposa de faire fermer les portes de Paris afin de renfermer dans la ville celui qui avoit fait le coup; mais les plus sages, après avoir opiné là-dessus, demeurèrent les maîtres, et firent arrêter qu'on informeroit selon l'ordre ordinaire.

En ce même temps, le marquis de la Boullaille, grand Frondeur, et ami des chefs de la cabale frondeuse, afin d'émouvoir le bourgeois, se mit à courir par la ville, le pistolet à la main, criant au peuple : *Aux armes ! trahison de Mazarin.* En cet état, il va au Palais, et crie en ce lieu encore plus haut, et amasse quelques coquins pour crier avec lui, mais nul honnête homme ne s'émut à sa voix, ni ne se laissa duper par cette fourberie manifeste : si bien que ce gentilhomme, indigne de ce nom, quoique vaillant et qualifié, fut contraint de s'aller cacher chez le coadjuteur, son bon ami, avec la honte qui suit d'ordinaire un mauvais succès fondé sur un honnête dessein.